

FEMME À LA NATURE MORTE

Jean-Pierre Suaudeau

version
numérique
incluse

publie.net
TEMPS RÉEL

**FEMME À LA
NATURE MORTE**

L'auteur

Né en 1955, Jean-Pierre Suaudeau enseigne dans le primaire. Travaille, lit, écrit entre fleuve et mer, à Saint-Nazaire, ville ouvrière détruite et depuis en perpétuelle reconstruction. Pense que la ville, ouverte, mouvante, influence son rapport à l'écriture et le matériau que travaillent ses textes. Cherche à donner formes et traces au réel quand bien même celui-ci excède de beaucoup ce qu'on peut en révéler. Sait qu'on n'en finit jamais. Attirance marquée pour le cinéma, la peinture.

© éditions publie.net & Jean-Pierre Suaudeau

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014.

ISBN 978-2-3717-6023-3

© papier+epub, marque déposée publie.net

FEMME À LA NATURE MORTE

Jean-Pierre Suaudeau



publie.net
COLLECTION TEMPS RÉEL

Sans doute, sept ou huit ans plus tôt, passer une matinée éloigné de la table de travail, quand ces heures-là étaient fixées, comptées, aurait fait naître par avance une sorte de ressentiment, d'aigreur impossible à dissiper, comme l'acharnement continuel du temps contre lui, contre ce labeur qu'il devait effectuer quotidiennement, écrire, qui ne réclamait aucun retard, une nécessité à laquelle il ne pouvait se soustraire, à laquelle il devait répondre, se soumettre. Mais plus maintenant. L'urgence en tout s'était lentement dissoute, évaporée. Ces heures-là qu'autrefois il estimait précieuses, il les laissait maintenant filer avec une sorte d'indifférence, sans essayer de les retenir, vaincu.

Franchissant donc en voiture les soixante kilomètres qui les séparaient, pour passer une heure avec elle, comme s'il lui fallait s'acquitter d'une dette, quelque chose qu'il lui devait, qu'il sentait confusément lui devoir, la tentative de retrouver une intimité perdue (et aucun risque, cette fois, qu'elle lui fasse faux-bond), traversant une zone marécageuse et plate, l'horizon borné par les bâtiments industriels et leurs inévitables cheminées aux panaches blancs, immobiles, qui se désagrégeaient insensiblement sur le ciel de février, aux tons rabattus de gris, de verts, sans rien à quoi arrimer son attention que la sinuosité relative de la voie, les minimes altérations du revêtement et la fluide mobilité des véhicules anonymes, masses lumineuses

floues, aux teintes incertaines, qui déclenchaient une brève vibration électrique en entrant dans le cadre du pare-brise, une sorte de signal d'alarme, avant d'être avalées, aspirées, désagrégées, finissant par se chevaucher, se surcharger, un ballet silencieux, glissant sur le miroir étamé et liquide des marécages dans lequel paraissait s'être délitée l'étendue verdâtre, d'où surgissaient par à-coups l'éclair de son visage fatigué et bouffi, son sourire enfantin, sa voix inchangée, des images de moments passés ensemble, un pauvre bricolage pour fabriquer du présent, jusqu'à glisser imperceptiblement — sans doute à cause de ce ciel gris où sa silhouette se découpa par degrés, flottant à l'horizontale elle aussi, pareille aux panaches de fumée blanchâtre, mais sombre elle dans son manteau bleu sombre, bras levé, main s'agitant doucement dans sa direction, pareille à un zeppelin glissant de droite à gauche dans l'encadrement du pare-brise (peut-être en effet en était-ce un ?) et lui adressant un signe affectueux — vers ce samedi d'automne où il l'avait emmenée sur une plage, peut-être sept ou huit ans ans plus tôt.

Avant de s'aviser que cela faisait en réalité vingt ans.

Je ne me rappelais plus pourquoi je l'avais emmenée là, sur cette plage précisément, assez loin de chez moi, ce qui nous avait valu une grande heure de voiture, de silence gêné, de dialogues amphigouriques, confus,

quelle envie me poussa alors qu'il y en avait d'autres plus proches, aussi belles, et bien plus accessibles que celle-là qui ne se découvrait qu'après plusieurs centaines de mètres d'une marche rendue malaisée par un sentier sableux ondulant à travers la forêt puis les dunes, peut-être y voyais-je l'assurance de n'y rencontrer personne, du moins personne susceptible de me connaître, non parce que j'aurais eu honte d'être vu en sa compagnie, honte d'elle, de son apparence, de sa beauté relative, que cette beauté relative puisse nuire à mon standing, à ce que j'imaginai être mon standing dans le regard des autres, celui d'un intellectuel de province occupant une certaine position dans un milieu restreint où tout le monde se connaît, où tout se sait, et gratifié qui plus est d'une certaine réputation, me semblait-il, d'une certaine aura où le charme ombrageux, distant, tenait une place, que sa présence aurait pu gêner, mais plutôt par une sorte de préméditation perverse, supputant que quelque chose pourrait arriver là entre nous, que cet endroit serait propice à des gestes, à des épanchements que je préférais tenir secrets (et, sans doute, en tout premier lieu que je préférais me dissimuler à moi-même).

Elle ne connaissait pas cette large plage de sable battue par le vent qui ne s'offrait qu'au tout dernier moment, après le franchissement d'une ultime dune, déserte, et sans doute le fait que cette plage fût naturiste amplifiait clandestinement en moi l'idée que quelque chose de trouble, se rapportant au corps, à nos corps, pût s'y dérouler, comme un supplément à la fois équivoque et secret, à mon seul usage puisqu'elle ne le savait pas — mais peut-être lui avais-je appris durant le trajet

où les sujets de conversation s'étaient raréfiés, puisqu'elle se taisait, pas seulement à cause de son état dépressif mais de manière générale elle parlait peu, du moins avec moi, victime d'une sorte de complexe d'infériorité facile à imaginer compte tenu de sa situation, de nos situations respectives.

Je sentais le poids de sa présence, le silence gêné qui nous entourait mais qui n'avait pas l'air, elle, de la préoccuper, rencognée dans le fauteuil, contre la portière, loin de moi en fait, ce dont je ne me plaignais pas mais qui m'étonnait un peu, prêtant à sa venue d'autres intentions, ramassée en boule, presque, mains sur ses genoux, sur les pans fermés de son manteau marine, recluse et presque absente, tendue. J'avais tentée ici et là durant le voyage d'alimenter maigrement la conversation, de la distraire alors même que la légèreté, l'humour ne sont pas mon fort, plus apte à favoriser les confidences, à inspirer utilement. Sans doute, en ce sens, avais-je dû l'informer que notre lieu de destination était une plage naturiste qu'Anne et moi avions fréquentée quelques années plus tôt puis abandonnée compte tenu de la distance. Du moins était-ce la raison que nous nous étions donnée, l'éloignement, mais à y réfléchir entraînait également dans cette désaffection le fait que nous ne nous y étions plus sentis au fil des ans aussi à l'aise qu'auparavant, une fête des corps qui nous semblait à l'un et l'autre moins nécessaire, moins joyeuse, où ceux-ci ne s'offraient plus avec autant de liberté, voire subissaient une sorte d'accablement inexplicable, sournois.

L'information ne provoqua que le simple grognement, grommellement habituel, Hmmm Hmmm, d'acquiescement

indifférent en guise de participation à notre échange : elle avait l'air de s'en fiche.

Nous arrivâmes enfin sur cette plage, sur la plage, puisqu'elle avait souhaité prendre l'air océanique, ou plus exactement consentir à la suggestion, au conseil que je lui avais donné puisqu'elle semblait ne rien désirer, rien de particulier en tout cas, ou plus sûrement, ne formulait, n'osait formuler, avouer, à ce moment-là, en règle générale, aucun désir, se contentant le plus souvent, quand nous nous voyions, d'acquiescer à mes propositions : Oui si tu veux, ou, si un choix se présentait, disait, répondait : Ça m'est égal, ou : Comme tu veux, ce qui avait le don de m'énerver mais je me gardais bien de le laisser paraître, me retenant de le lui dire, de bousculer cette aphasie, cette apathie, cette absence de volonté propre qui pouvait apparaître comme un cruel manque de personnalité susceptible de la desservir auprès d'Alain (qui lui n'en manquait pas, autant que je pouvais m'en souvenir), dans l'état de déliquescence morale, psychologique où elle se trouvait.

Le ciel plombé semblait si bas qu'avec un peu d'effort on aurait pu toucher du bout des doigts les lambeaux de la couverture gris sale qui s'effiloçait au-dessus de nous, tout en foulant la bande de sable pâle, déserte cette après-midi-là, ce qui n'avait rien d'étonnant, plage naturiste ou non, car la mince pièce d'étoffe que constitue généralement un maillot de bain n'aurait pu suffire à constituer une protection suffisante contre le froid, déserte donc, offrant pour tout panorama l'étendue grise, bouillonnante, tantôt effrangée de blanc, se déchirant avec fracas, tantôt crachant une bave

mousseuse dont nous parvenaient d'infimes particules, fermée à notre droite par un cordon de dunes seulement interrompu d'une masse sombre indistincte, quelques centaines de mètres plus loin, et plus loin encore d'un mât fiché dans le sable.

De l'écume était projetée par morceaux volés à la crête des vagues, et au moins, là, nous n'avions pas à parler, ce qui me soulageait, le souffle coupé par le vent, les rafales de vent, mains enfoncées dans les poches, corps recroquevillés, arc-boutés vers le port, la digue qui barrait, semblait barrer au loin la plage, chemin étroit qui menait à la forêt de mâts, lances dressées de quelque armée ennemie qui nous attendait, nous guettait, et bordé de dunes à la végétation transie, elle-même recroquevillée, frissonnant sous les bourrasques.

Nous progressions côte-à-côte, muets, les oreilles bourdonnant, seuls comme aux premiers temps, le couple virginal et pur, foulant le sable immaculé (à l'exception d'une colonie de mouettes et de goélands piétant le sable humide, qui se dispersa à notre arrivée avec force récriminations, et, ici et là, les habituelles déjections vomies par l'océan que les pelleteuses municipales ne venaient plus quérir hors de la saison touristique), nu, ou peut-être plutôt chassé de l'Eden et contraint d'évoluer dans un milieu hostile, sauvage, pour assurer sa survie, avec la lourde tâche de bâtir le monde, démuné de tout.

J'essayai malgré tout, malgré le vent, le fracas des vagues, de lui fournir quelques repères géographiques, le minimum touristique vital puisqu'au fond elle était là aussi pour ça, visiter la région le temps d'un week-end, La langue de terre

là-bas c'est l'île du Couëdic on ne peut pas y aborder c'est une réserve d'oiseaux, Hmmm Hmmm, Et devant nous c'est le port de Kerscallo, Hmmm Hmmm, ajouta-t-elle, Ce n'est pas très loin deux ou trois kilomètres, et cette fois elle ne dit rien ou bien je ne l'entendis pas.

Nous avançons lentement puisque rien ne nous pressait, que notre promenade n'avait d'autre raison d'être que de laisser filer les heures que nous devions passer ensemble et, accessoirement, de respirer l'air vivifiant de l'océan quand soudain elle dit : J'ai froid. Sans même me regarder. Ou quand je me décidai à la regarder, plusieurs secondes après, surpris par la soudaineté de sa remarque, peu habitué à l'entendre s'exprimer de façon spontanée, son visage, front barré d'une ride verticale au-dessus et entre les deux yeux, sourcils froncés, scrutait l'horizon de la plage. Tu veux qu'on rentre ? Non non pas du tout, et cette fois elle me regardait, C'est mes mains. Et, en effet, elle me montra leur dos violacé. Je n'ai pas de poche il est con ce manteau. Donne, et je lui pris la main gauche pour la glisser dans la poche de ma parka qui, précisément, en possédait, profondes et doublées, raisons pour lesquelles je l'avais acquise, l'absence ou l'étroitesse des poches dans un vêtement, veste, manteau, blouson, constituant une clause rédhitoire d'achat car empêchant le port de clés, d'argent, de livre et de carnet, dans un geste d'amicale tendresse qui me convenait, qui convenait à la relation, au type de relation que je souhaitais établir avec elle. À partir de là, notre promenade prit un tour différent, n'emprunta plus exactement la direction prévue, non plus occupée à avancer, à respirer malgré les

assauts continus du vent, mais concentrée sur les dix doigts abrités dans la poche droite de ma parka, lesquels bientôt ne cohabitèrent plus tout à fait pacifiquement, ne parvenaient pas à coexister, à s'ignorer, mais commençaient à échanger d'infimes signes, effleurements, attouchements, maigres tentatives calorifiques qui, cependant, ne réchauffaient pas sa main, je le sentais bien dans l'exiguïté relative du tissu, dans l'exiguïté à laquelle nos mains étaient obligées. Sa main gauche s'animait pourtant peu à peu, comme revenant à la vie, s'éveillait, d'une vitalité encore naissante mais perceptible que rien jusque là ne laissait soupçonner, exerçant sur la mienne des effleurements plus appuyés, des caresses maladroitement pataudes, une présence insistante, une encombrante intrusion qui méconnaissait quelque peu les règles du savoir-vivre et peut-être également celles du savoir-faire, la peau rêche de ses doigts courts s'escrimant contre les miens. Bien que sa main manquât de sensualité, elle s'évertuait à prodiguer à la mienne de désagréables caresses que celle-ci ne pouvait éluder ni contrecarrer à l'aide de quelque subtile manœuvre d'évitement dans un espace par trop réduit. Nous continuions cependant à progresser sur la plage sans rien dire, sans que rien ne trahisse le duel en cours, sans but précis que d'atteindre peut-être le premier môle, les premiers enrochements marquant le retour à la civilisation des loisirs après l'équipée sauvage, le signal que nous devrions rebrousser chemin, continuant donc pour l'heure malgré le froid et comme si nos mains n'avaient pas entrepris un intime et clandestin rapprochement auquel cependant je me prêtais peu, ne lui rendant ses caresses

qu'épisodiquement afin de lui signifier que je n'avais aucune prévention particulière contre elle, qu'elle ne me dégoûtait pas, que peut-être même, en d'autres circonstances, j'aurais pu la désirer, et sans doute également pour qu'elle ne renonce pas trop rapidement, vérifier jusqu'où pouvaient aller ses intentions à mon égard.

Nous dépassions un blockhaus affaissé sur la dune, nez dans le sable comme s'il avait bêtement trébuché, qui paraissait assoupi à force d'attendre les improbables assaillants venus par l'ouest, au-delà de l'océan, quand, soudain, ses doigts dans ma poche, comme une invasion de vers grouillant, d'un même mouvement concerté et avant que j'aie pu réagir, ou plutôt sans que j'ose réagir, s'insinuèrent entre les miens, les tenant prisonniers, chacun d'eux encadré par un des siens, une posture qu'en temps ordinaire je n'aimais pas, un symbole trop lourd d'unicité, de fusion, qui convenait mal à ce que je pensais de l'amour, et, avec Lisa, nous n'en étions pas là au point de vue du sentiment qui nous liait, ou plutôt qui nous reliait (et encore : de façon lâche, distendue), donc une sorte de viol, mais je n'osais pas retirer ma main de peur de la froisser, et ensuite sa main ne bougea plus, comme parvenue à ses fins, juste animée du frottement mécanique, métronomique, de son pouce sur le dos de ma main prisonnière. Je craignais par mon silence qui valait acquiescement qu'elle se méprenne sur mes intentions, ne sachant plus quelle attitude adopter, me demandant au bout du compte ce que j'étais venu faire là, alors que nous marchions main dans la main, comme deux amoureux, avec cette fille que je connaissais mal, sur

cette plage déserte. Ça fait longtemps que ça ne m'est pas arrivé, dit-elle, en s'agrippant à mon bras de son autre main. Il fallait absolument éclaircir la situation car je comprenais que les choses avançaient dans sa tête, prenaient forme, qu'elle avait commencé d'élaborer une histoire nous concernant à propos de laquelle je n'avais pas eu voix au chapitre, une méprise à effacer mais sans brusquerie. Oui ? Marcher sur une plage déserte battue par le vent, dit-elle, c'est bon. Un côtier hoquetait, rouge et marron, sur le gris mat ondoyant. J'attendis que nous soyons arrivés au mât blanc pour lui proposer de rentrer, ce qui me semblait une distance raisonnable, suffisante, eu égard aux conditions météorologiques et bien que la pluie ne se fût pas encore annoncée, pour ne pas lui laisser croire à un retour précipité, On rentre ? Oui si tu veux, nous obligeant à un demi-tour complet, nos mains se délièrent enfin au moment du changement de direction dans une cacophonie de gestes où ma main resta cependant comme agrégée à la sienne, un ballet maladroit qui freina un instant notre rotation, puis dos au vent sa main regagna le nid de ma poche où la mienne avait été retenue par la fente entrebâillée du tissu et naviguait maintenant à l'aise mais comme orpheline dans un espace devenu trop grand pour elle, et curieusement, comme par instinct, mes doigts se nouèrent aux siens, avec une satisfaction que je m'expliquais mal.

Nous abandonnâmes derrière nous le mât et bientôt le blockhaus assoupi, puis le banc de goélands et de mouettes qui s'était reformé et se défit de la même façon qu'à notre précédent passage, les mouettes d'abord, puis les goélands

comme prêts à l'assaut, peinture de guerre rouge sang à la base du bec jaune, toujours vaguement courroucés de notre intrusion, et ce fut seulement dans la voiture, sur le chemin du retour, au cours duquel la radio palliait mollement notre manque de conversation, que j'eus conscience que, peut-être, elle avait pris cette hâte à rentrer pour une réponse prometteuse à sa main glissée dans la mienne au moment où, assis dans la voiture que j'avais promptement démarrée afin d'éviter tout temps mort, sa main justement, de nouveau la gauche, vint se poser sur ma cuisse, animée d'un lent mouvement d'aller-retour sur la couture interne de la cuisse de mon pantalon, sans chaleur excessive, sans précipitation mais avec application, me faisant redouter notre arrivée à l'appartement, ce qui allait s'y passer, pas complètement certain de ce dont j'étais capable en pareilles circonstances, imaginant de quelle manière j'allais pouvoir lui expliquer que je n'avais pas vraiment envie d'elle, que du moins je ne l'aimais pas, pas suffisamment en tout cas pour entretenir une relation amoureuse avec elle, même si nous n'en étions pas encore là, nous cantonnant à quelques effleurements qui ne portaient pas vraiment à conséquence dans une société où l'émancipation sexuelle était de mise, où les relations sexuelles ne constituaient plus tant un engagement réciproque que la manifestation d'un attachement, d'un moment privilégié de partage, d'abandon, bien sûr. Je décidai cependant, pour éclaircir les choses, de lui parler d'Anne (elle ne l'avait pas revue depuis au moins dix ans), de son absence momentanée pour une session de formation, de son travail qui la passionnait, l'accaparait, de lui rappeler notre

indéfectible entente basée sur un mutuel respect, sur une mutuelle liberté, un système de défense passive, assez doux et mesuré me semblait-il, mais d'une force de dissuasion sans doute relative puisque sa main poursuivait son mouvement sur ma cuisse avec la même douceur obstinée, raison pour laquelle je décidai de retarder notre retour en empruntant la route touristique qui bordait la côte, en épousait tous les méandres, et de rouler à allure modérée, tandis que peu à peu la nuit tombait, que la lueur jaunâtre de l'éclairage public balisait notre itinéraire, que la mer s'assombrissait jusqu'à se confondre avec l'obscurité seulement veinée d'intermittents filaments blancs. Sa main sur ma cuisse s'était enfin assagie, et comme je craignais qu'elle ne prenne mon attitude pour de l'indifférence, voire du mépris à son encounter, alors que je savais dans quel état de fragilité mentale, de désarroi, elle se trouvait, à mon tour je posai ma main sur sa cuisse gauche en la gratifiant, à la faveur de l'arrivée sur un front de mer abondamment éclairé, d'un sourire que je voulais amical afin qu'elle ne se méprenne pas sur mes intentions, sourire qu'elle me rendit, tout en retirant sa main pour recouvrir la mienne, laissant un vide froid, glacial, sur la face interne de ma cuisse droite. Tu te réchauffes ? Oui ça va c'était surtout l'humidité L'eau Ça fait hyper-froid Ça me fait toujours ça l'eau C'est dans ma tête. Enfant, elle manqua se noyer, expliqua-t-elle, du moins le crut-elle, emportée par une vague qui l'avait déséquilibrée et roulée avec elle, tandis que son père tenait sa sœur dans les bras, riait de la voir s'affoler, gesticuler, étouffer, sans se rendre compte qu'elle ne s'en sortirait pas seule, ayant déjà à moitié perdu connaissance, mais elle

avait été saisie par les cheveux et ramenée sur le rivage où elle avait repris ses sens, son père devant elle, toujours avec Claudie dans les bras mais cette fois il ne riait plus, et elle n'avait jamais pu se débarrasser de cette peur-là ni apprendre à nager, en fait elle détestait l'eau, une phobie qu'elle mettait au compte de cet épisode lointain de son enfance, Mais là c'était bien, conclut-elle. Je la questionnai sur cet épisode pour en connaître davantage les détails, le lieu, la date et accessoirement prolonger cet interlude qui offrait un dérivatif à notre mutisme respectif. Mais l'épisode n'était pas si conséquent qu'il pût offrir l'occasion d'un échange poussé.

Le moment redouté approchait où nous allions devoir rentrer, nous mouvoir librement dans l'espace vaste et douillet de l'appartement, espace qui laisserait tout loisir à des emportements que je n'étais pas certain de souhaiter, il n'y aurait plus le froid de la plage, l'exiguïté de l'habitable de la voiture pour les restreindre, les contenir. L'obscurité était tout à fait tombée, le front de mer désert, les façades sombres des immeubles parsemées de rectangles lumineux éclairant des intérieurs cossus qui appelaient à la concorde, à la chaleur humaine, familiale. Je lui demandais ce qu'elle souhaitait pour dîner, Ça m'est égal, répondit-elle, Il y a quelque chose que tu n'aimes pas ? Non je ne suis pas difficile. J'avais prévu du poisson. Ça lui convenait parfaitement. Je m'en voulais maintenant de ne pas avoir choisi de l'inviter au restaurant, dans un lieu public, en pleine lumière, au lieu de quoi nous allions nous retrouver en tête-à-tête pour un dîner qui aurait les apparences d'un dîner d'amoureux.

Elle se mit à fredonner à la faveur d'un de ces airs de variété doucement mélancolique, doucement séduisant diffusé par une radio locale une chansonnette que, poussé par les circonstances et l'heure, j'entonnai également, nos deux voix se mêlant à celle de l'interprète plus ou moins harmonieusement, la mienne plus assurée et plus juste, me semblait-il, que la sienne qui se cherchait, particulièrement dans les notes basses, et c'était la première fois depuis le début de la journée que nous progressions de concert malgré quelques fausses notes qui ajoutaient à l'harmonie ambiante de malicieux ornements dont nous seuls étions capables, ma main sur sa cuisse, immobile, recouverte par la sienne, légère. Le front de mer avait des allures de sapin de Noël enluminé par la guirlande ininterrompue des lampadaires, édifiant un monde à notre mesure, empli de futilité et d'insouciance, où nous n'étions plus que trois avec le chanteur de variété, notre ami lointain. Alain n'écoute que du jazz et de la musique classique Je n'oserais jamais faire ça avec lui. Notre promenade, ce petit intermède musical avaient suffi à provoquer chez elle un relâchement, une décontraction qui me rassura quant à la suite de son court séjour. Ma main avait dû à plusieurs reprises actionner le levier de vitesse pour les nécessités d'une conduite que je voulais précautionneuse, puis reprendre sagement sa place sur la cuisse de Lisa, bientôt recouverte par la sienne qui s'était sensiblement réchauffée à mon contact. Cependant, de manière imperceptible et involontaire, elles avaient toutes deux glissé car j'eus soudain conscience, contre la tranche de ma paume, à travers l'étoffe rêche et épaisse du

jean, de la résistance de son pubis, résistance que j'avais voulu jusque là ignorer, que je ne pouvais plus maintenant ignorer, mais Lisa si, puisque du coin de l'œil j'aperçus son visage immobile fixant la route devant nous, indifférente.

J'avais maintenant clairement conscience que la pression de sa main sur la mienne bloquée contre son sexe s'était faite plus insistante, mes doigts pris dans l'étau moelleux de ses cuisses. La légère crispation que j'imprimais à ma main pour tester sa résistance la confirma ce qui ne me rassura pas sur ses intentions, sur son silence rêveur, mais peut-être me trompais-je, car l'extrapolation constituait, en règle générale, une des faiblesses de mon système de raisonnement, puisque ce geste ressortissait davantage à celui du noyé agrippé à la première planche venue qu'à celui de l'amoureuse passionnée, ce dont nul ne pouvait lui faire grief, compte tenu de sa situation. Cette pensée me reconforta. Cependant, nous ne chantions plus, l'esprit, que les airs sucrés de la radio ne parvenaient plus à requérir, ailleurs, comme migrant, à la fois géographiquement et mentalement, de la société des loisirs à celle du travail, de la station balnéaire à la ville industrielle. Ma main prisonnière entravait les mouvements dévolus habituellement à la conduite automobile au point que la vitesse de la voiture ne varia plus jusqu'à l'entrée de la ville où, la circulation urbaine obligeant à une conduite policée, je dus mobiliser l'ensemble de mes capacités physiques, ce à quoi elle ne s'opposa pas, en libérant ma main quand je résolus de la récupérer et alors même que je m'étais préparé à un effort plus considérable accompagné de quelques justificatifs qui s'avèrent inutiles.

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net

CROSSMEDIA — définition: Utilisation conjointe de plusieurs médias [physiques et dématérialisés] au service d'une publication.

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez **public.net**, on a choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.



“ *profitez de la version numérique,
sans frais supplémentaires !* ”

1

rendez-vous sur le site **public.net** et ajoutez cet ouvrage dans votre panier ;

2

entrez le code **XXXXXXXXXX** dans la partie « code promotionnel » ;

3

c'est tout ! Profitez des versions multi-formats et mises à jour, à vie !

Si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne. Aimons nos librairies, soutenons-les !

public.net/inscription



Vous possédez une tablette ou un smartphone ? Ce QRcode vous simplifie la tâche.

public.net
Temps réel

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia